

# SOUVENIRS D'UN VOYAGE DANS LE PAYS BASQUE EN 1866

---

## AVANT - PROPOS

---

Van Eys est mort le 17 avril 1914 (1). En relations épistolaires avec lui, à l'occasion de la fondation de la REVUE, depuis la fin de 1906, nous lui rendîmes visite en août 1913. Des l'annonce de sa mort, nous envoyâmes nos condoléances à sa veuve et, des lors s'établit entre elle et nous une correspondance régulière qui ne cessa qu'à la mort, survenue en décembre 1921, de Madame van Eys. Cette correspondance avait surtout pour objet la vie et les travaux de l'auteur regretté du *Dictionnaire basque-français* et de la *Grammaire comparée des dialectes basques*. C'est ainsi que le 16 octobre 1915 Madame van Eys m'écrivait: «Ces deniers temps pendant que j'étais malade (2) j'ai pourtant refait de mémoire le journal de notre premier voyage au pays basque en 1866; mais j'ai peur que cela n'ait pas assez d'intérêt pour d'autres». Et comme je protestais, il me fut répondu le 21 novembre 1915: «.... J'ai achevé les souvenirs sur le premier voyage au pays Basque; j'ai demandé à Modeste (3) de les lire et de décider s'ils valaient la peine de vous être envoyés; elle dit que oui, que cela vous amusera un moment dans les tranchées; moi, je me demande si vous ne trouverez pas que ce n'est pas assez sérieux. Je vous l'enverrai. par fragments à mesure que je le mets au net... ». En décembre, j'étais en possession de la rédaction complète de ces souvenirs. Et comme je demandais à Mme van Eys des détails précis sur les dates du début et de la fin du voyage, comme aussi l'autorisation de le publier, elle me répondit le 3 janvier 1916: «Je mets le voyage basque entièrement à votre disposition... Comme j'ai conservé mon livre de ménage, l'idée m'est venue de le consulter pour voir quand les dépenses s'arrêtent et quand elles reprennent. Or, le 17 juillet

---

(1) Nous avons consacré, dans cette REVUE, deux études à ce bascologue, l'une dans le fascicule de novembre-décembre 1908, l'autre dans celui d'avril 1914-décembre 1917.

(2) A cette date Mme van Eys était âgée de 79 ans,

(3) Mlle Modesta dell'Oro Hermil.

1866 il y a 4 francs pour un passeport et le 18 les comptes sont arrêtés avec les domestiques: nous serons donc partis le lendemain 19. Le lundi 8 octobre le ménage reprend son cours, le premier voyage a donc duré 2 mois et 3 semaines». Et comme un peu plus tard je demandais à Madame van Eys l'autorisation de publier, à l'occasion, ce qui, dans ses lettres, pourrait intéresser les basquistes, elle m'écrivait (lettre du 22-24 février 1916): «..... Si jamais on publiait quelque chose de ce que je vous envoie, j'espère que vous voudrez bien le revoir car je suis loin de la perfection grammaticale de mon mari.....» Je n'ai pas cru devoir accéder à ce désir, d'abord parce qu'il y aurait extrêmement peu de corrections à faire dans le texte de Mme van Eys, ensuite parce qu'il est remarquable qu'à un âge aussi avancé elle ait commis si peu de lapsus et de fautes matérielles, enfin parce que, bien que née en France elle avait subi un grand nombre d'autres influences linguistiques. Ici encore, je lui cède la parole: «..... Le français—m'écrivait-elle le 15 mars 1916—est bien ma langue, car je suis née en France et naturalisée française; mais je n'ai pas beaucoup vécu en France. Mon père était allemand, naturalisé Français en 48, ma mère française, ma grand'mère alsacienne; vous voyez quel mélange je suis, brochant sur le tout, une parenté en Hollande et un mariage avec un hollandais; mais chez les protestants, qui descendent de réfugiés pour cause de religion, il n'est pas rare qu'il y ait ainsi des liens avec plusieurs pays...» Et voici, datées du 16 juillet 1916, de nouvelles précisions: «..... Je ne crois pas que vous ayez mon nom de famille, qui est tout ce qu'il y a d'allemand: «Kleinmann». Mon grand'père était pasteur en Wurtemberg. Mon père entra dans les affaires en France avec des parents qu'il avait au Hâvre. La famille de ma mère était originaire du Bourbonnais, mais sa mère était aussi allemande...».

Tels qu'ils sont nous espérons que ces souvenirs plairont à nos lecteurs (1). Certes, il eût été plus intéressant d'avoir les impressions de van Eys lui-même, mais, dans ses papiers nous n'avons rien trouvé de ce genre, si ce n'est quelques notes grammaticales recueillies à Azpeitia de la bouche du P. Arregui et quelques remarques de phonétique notées à Zarauz.

Georges LACOMBE

---

(1) Mme van Eys rapporta aussi de ce premier voyage en pays basque quelques dessins qu'elle prit, sur nature, à Zarauz et à Azpeitia, et qui représentent une maison, une femme en prière, un toréador en costume, un joueur de *chirula*, etc.

## Souvenirs d'un voyage dans le Pays Basque en 1866

---

Presque cinquante ans se sont écoulés depuis ce voyage et n'ayant conservé aucune notes, je ne puis avoir recours qu'à ma mémoire pour le décrire. L'impression dominante est donc celle d'une vie un peu primitive au milieu d'une population affable et très honnête.

Très occupé de l'étude de la langue basque, mon mari Mr. W. J. van Eys avait désiré connaître le pays où cette langue se parle et l'étudier sur place (1). En juillet 1866, un an après notre mariage, nous partîmes d'Amsterdam pour l'Espagne. Après Bruxelles et Paris, notre première halte fut à Bordeaux. Dans ce temps là les portiers d'hôtels attendaient les voyageurs à la sortie de la gare vociférant les noms des hôtels, interrompus par des camarades qui criaient à leur tour: N'y allez pas il y a des insectes! (qu'ils désignaient par leur vrai nom). Je ne sais pas si l'hôtel que nous avons choisi jouissait de cette réputation, toujours est-il que malgré l'élégance de la chambre, je me réveillai le lendemain matin avec un oeil et une main extrêmement enflés, si bien que pendant le trajet vers Bayonne, une jeune Espagnole me dit: Vous êtes la troisième personne que je rencontre aujourd'hui qui a mal à l'œil; mais je laissai sa pitié s'égarer sans explications, sur un incident d'une origine aussi vulgaire. A Bayonne nous sommes descendus à l'hôtel des Ambassadeurs qui possède une vue poétique sur la cathédrale. Nous nous étions figuré qu'en Espagne nous pourrions nous tirer d'affaire avec le français et l'italien; mais dès la frontière à Irun, nous avons dû constater que sans l'espagnol on se trouve perdu. Arrivés a St. Sébastien nous avons suivi les autres voyageurs ce qui nous à conduits à la douane. Les douaniers espagnols fouillent les bagages de fond en comble.— A la sortie de la gare l'omnibus pour les hôtels attendait; à la portière se tenait un jeune homme en blouse blanche et pieds nus. Il fit monter les voyageurs dans l'omnibus; mais à peine étions nous en route qu'une dame française, voulant

---

(1) Van Eys avait fait paraître l'année précédente, anonymement un *Essai de grammaire de la langue basque* (Amsterdam, C. M. Van Gogh, 1865. In 8°—(VIII)—78 p.) Il entreprit ce premier voyage en vue d'une deuxième édition de ce livre—laquelle fut publiée avec nom d'auteur en 1867—et afin de recueillir quelques matériaux pour son *Dictionnaire basque-français* (publié en 1873) —G. L.

qu'on attende son mari, se mit à crier de toutes ses forces au cocher: *hombre, hombre* (homme) le seul mot espagnol qu'elle sut. C'était si burlesque qu'elle nous fit tous rire et finit par rire elle-même, tandis que le jeune homme en blouse et pieds nus apparaissant comme la Providence; parce qu'il savait le français, lui expliqua que son mari était retenu à la douane pour la déclaration d'un habit neuf; mais qu'il viendrait bientôt. Quant à nous, arrivés à l'Hôtel (Fonda) Berazza (1) on ne pouvait pas nous loger; mais le jeune homme s'offrit à nous conduire chez Mlle. Antonietta dont les chambres meublées très modestes nous parurent cependant acceptables. Du reste nous devons prochainement repartir pour Azpeitia la patrie d'Ignace de Loyola. Nous arrivâmes la un soir. par un orage épouvantable qui semblait à chaque instant devoir anéantir le petit omnibus qui nous transportait à l'hôtel. Un toit, n'importe quel toit, est un bienfait par un temps pareil et nous fûmes heureux de nous réfugier dans le modeste hôtel d'Azpeitia. Nous comptons du reste y faire un séjour pour les études de mon mari; mais la nourriture pour des gens du nord était horrible, la seule odeur rassasiait et sans la certitude qu'il faut manger pour vivre, on aurait observé un jeûne absolu (2). On mangeait entr'autres des seiches, c'est le poisson qui donne la sépia, qu'il contient à l'état liquide et qu'il crache comme moyen de défense sur ceux qui se livrent à ce genre de pêche. Servi à table le poisson bouilli occupe le fond du plat, il est recouvert par la sépia liquide et sur le tout flotte une épaisse couche d'huile. Ce plat semblait très apprécié; mais nous n'avons pas eu le courage d'en goûter (3).

La maison d'Ignace de Loyola existait encore et on allait la visiter. Dans la chambre où il est mort on a établi une chapelle à sa mémoire. Le prêtre qui nous la montrait, nous fit comprendre qu'il fallait nous agenouiller, le Saint Sacrement étant toujours exposé sur l'autel. Nous nous sommes conformes à son désir, car il est juste de respecter la religion d'autrui (4).

Quand on pense à ce que l'Espagne était autrefois deux hérétiques dans la chapelle d'Ignace de Loyola sont bien un signe de la marche des temps.

(1) C'est dans cet hôtel aussi que descendait le Pce. Louis-Lucien Bonaparte.—G. L.

(2) Il va sans dire que nous laissons à Madame Van Eys l'entière responsabilité de cette appréciation.—G. L.

(3) En quoi nos voyageurs eurent tort, car ce plat est succulent et fort recherché.—G. L.

(4) M. et Mme. Van Eys étaient protestants.—G. L.

En sortant de la maison j'ai remarqué la fermeture de la porte d'entrée, conservée comme elle était du temps d'Ignace de Loyola, (né 1491) elle se composait d'une forte barre de bois que l'on faisait glisser derrière la porte et entrée dans un trou horizontal d'une certaine profondeur pratiquée dans le mur; pour ouvrir la porte on repoussait la barre dans un trou correspondant au premier et où elle rentrait suffisamment pour permettre à la porte de s'ouvrir complètement.

La vue était jolie à Aspeitia; mais il faisait très chaud et je ne m'en trouvais pas bien. Nous dinions à table d'hôtel, où nous avons fait la connaissance de Mr. Amilivia le Syndic de Zaraus, qui parlait français. Voyant que je souffrais de la chaleur il nous conseilla d'aller à Zaraus qui est au bord de la mer. Je n'ai pas souvenir du voyage; mais il a dû se faire en voiture. Il n'y avait qu'un seul hôtel et la chambre assez pauvre qu'on nous a donnée était située vis à vis de la cuisine, à côté d'un endroit indispensable et au dessus de l'écurie des mules, où on ne changeait la litière de fougères qu'une fois par semaine. Qu'on imagine le mélange des parfums. Chose inespérée dans un pareil gîte, rien ne grouillait dans les lits; l'huile rance et l'ail assaisonnaient le dîner; mais entre le chocolat du matin un certain potage au riz et quelques poulets des temps passés, il y avait cependant moyen d'exister.

Mon mari avait fait la connaissance de Mr. Arrue le maître d'école, qui habitait un vieux couvent (1). (Je ne me souviens pas bien des détails mais il est probable que mon mari s'étant plaint de notre mauvaise chambre à l'hôtel Arrue aura offert de nous en louer une chez lui. Toujours est-il que nous nous sommes transportés au vieux couvent, dans une chambre à alcôve assez riante; mais s'il est vrai que le mieux est l'ennemi du bien, le mauvais est certainement préférable au pire. Cette chambre avait deux lits, l'un dans la chambre, l'autre dans l'alcôve. Ce dernier fut mon partage; mais je n'y étais pas depuis longtemps que j'avais donné l'alarme au sujet des insectes; mon mari incrédule, déclara que «je m'imaginai» et proposa d'échanger les lits. J'acceptai, puis j'attendis mon triomphe; en effet il ne tarda guère à déclarer à son tour l'alcôve inhabitable. Le lendemain il fallut faire cette révélation à Arrue, qui exprima tous ses regrets disant que ce lit venait d'être acheté dans une vente. Quoi qu'il en soit, il était

---

(1) Arrue fut, à Zarauz, le professeur de basque de van Eys. Ils se retrouvèrent en 1868 et correspondirent pendant quelque temps. Dans les papiers du regretté bascologue mis à ma disposition par sa veuve, j'ai trouvé des notes grammaticales d'Arrue qui pourraient être publiées.—G. L.

nécessaire de trouver à nous loger ailleurs et le sort nous conduisit chez Mr. et Mad. Morales qui avaient une bonne grande chambre donnant sur le jeu de Paume. Suivant l'usage du pays on ne fournissait que le petit déjeuner et pour les autres repas il fallait aller à l'hôtel. Deux fois par jour nous prenions donc place à la table d'hôte de l'hôtel qui était présidée par le curé et fréquentée par quelques habitues probablement des fonctionnaires. Le curé faisait mon admiration en découpant en l'air les poulets étiques qu'il tenait sur le bout d'une fourchette. Le service était fait par des femmes deux sœurs, donc l'une Antonia représentait bien le beau type basque. Juana était bien, moins belle cependant. Pepita la troisième servante était petite et pas jolie, mais pleine d'entrain. Elles étaient aimables et communicatives: j'étais pour elles un objet de curiosité; un jour lorsque nous habitions encore l'hôtel, elles me demandèrent de voir mes robes: je les pris toutes trois dans ma chambre pour satisfaire leur curiosité et comme échange de politesses, Pépita enleva le peigne d'Antonia pour me faire admirer sa magnifique chevelure brune qui se déroula sur ses épaules.

Je ne sais vraiment pas comment nous faisons pour nous comprendre, beaucoup par signes probablement, car alors je commençai seulement à apprendre l'espagnol et en basque je ne savais dire que *baratchuria gabe* pour demander à la cuisine quelque chose *sans ail*.

La plage de Zarauz est très belle, très-unie et recouverte d'un beau sable fin. La mer est très-forte, roulant souvent des vagues énormes à la marée haute. Il y a des jours où il n'est pas possible de se baigner. Il n'est pas permis aux femmes d'être baigneuses; elles sont regardées comme trop faibles, on est donc accompagnée d'un baigneur qui pendant tout le temps vous tient solidement au-dessus des deux poignets. Les cabines sont des voitures à deux compartiments servant indifféremment pour messieurs ou dames. Si on les partage avec les premiers il est bon de draper les trous de la serrure et les fentes du bois.

Mon baigneur s'appelait Francisco. Je prenais mon bain le matin de bonne heure, à la marée basse. Dejà au sortir de la cabine Francisco me prenait par la main quoique nous eussions encore un grand bout à parcourir sur le sable mouillé avant d'arriver à l'eau. Au moment d'y entrer, Francisco se baissait, y trempait les doigts comme dans un bénitier et faisait le signe de la croix pour se sentir protégé pour le reste du jour. Le bain eut été plus agréable si on eut pu se mouvoir

librement; mais je devais apprendre à mes dépens que les précautions n'étaient pas inutiles. Un jour que la mer était plus forte que d'habitude nous vîmes arriver une très forte vague, Francisco voulut me persuader de m'accroupir et de laisser la vague passer par dessus nous, ce qui est leur très judicieux système, et en même temps il appuyait fortement sur mes poignets pour me plier; mais je résistais; au milieu de la discussion la vague arriva, m'appliqua un coup violent sur la nuque et emporta la *boina*, le bonnet basque de Francisco. Il était très fâché; mais la vague en se retirant le lui rapporta. Pour mon châtiment la douleur que je ressentais dans la nuque persista encore assez longtemps. Ce n'est pas le seul tour que m'aient joué les vagues du Golfe de Biscaye et mon mari partagea notre aventure. Nous nous promenions un jour sur la plage devant le quai, la marée était montante, mais encore très éloignée; tout à coup, d'une distance incroyable arrive une vague furieuse qui nous enveloppe jusqu'à la ceinture. Il fallait traverser tout Zarauz, pour rentrer chez nous trempés comme nous l'étions et pour moi surtout le spectacle était très ridicule ma jupe mouillée se colla sur le squelette d'une crinoline. D'habitude la vie était très tranquille, mon mari s'occupait beaucoup de ses études et pour distractions nous avions les promenades dans les environs de Zarauz, très joli pays accidenté. En ville nous faisons quelques commissions, il y avait un magasin, le seul je crois où la dame parlait français. Mais pour m'acheter un éventail on m'indiqua une petite boutique tenue par un Catalan. Lorsque j'entrai le bonhomme s'apprêtait à manger et plongeait une cuiller dans un pot de bouillie qu'il tenait sur ses genoux. Selon l'usage hospitalier de l'Espagne il m'offrit de partager son repas. On refuse heureusement; mais il faut ajouter «*buen provecho*» c. a. d. que cela vous profite, que cela vous fasse du bien.-J'appris aussi que si l'on entre dans un magasin où il n'y a personne il faut dire tout haut: «*Avé Maria purissima*» et de l'arrière boutique pour donner signe de vie, on vous répond: «*Sin peccado concebida*».

Un spectacle curieux le matin était le bain de mer des porcs, nulle part je crois, ces animaux ne connaissent de pareils soins; les enfants armés d'une casserole les amenaient sur la plage et les faisaient entrer en partie dans l'eau, procédant à leur toilette au moyen de douches administrées avec la casserole; mais s'il s'agissait de porcs assez grands, les enfants les enfourchaient et entraîaient avec eux dans l'eau ce qui était encore plus efficace.

Quoique le jeu de Paume fut au-dessous de nos fenêtres, je ne

me rappelle pas y avoir jamais pris grand intérêt (1), et du reste il n'y avait pas de fêtes. en grand costume, comme celle dont parlent les livres sur le pays Basque.

Un jour on annonça que la Reine Isabelle allait venir à Zarauz avec ses enfants pour prendre les bains de mer. Elle vint en effet; mais ce n'était pas une cour brillante. Les équipages étaient attelés de mules dont les harnais étaient tout excepté soignés et les instruments de cuivre de la musique étaient sur la limite du vert de gris. Un luxe vraiment royal était représenté par douze baigneurs vêtus de blanc. et rouge qui précédaient la Reine dans la mer et se rangeaient de manière à briser le vagues avant qu'elles n'arrivassent sur elle. Comme elle était d'un embonpoint formidable la moitié du golfe de Biscaye ne. l'aurait pas, renversée.

Son chambellan dînait comme nous à l'hôtel; mais à une petite table. Pépita s'amusait beaucoup de lui; un jour qu'elle montait l'escalier avec moi et qu'il était devant nous, elle ne fit qu'un bond et souleva rapidement son manteau pour me faire voir sa clef d'or de chambellan: En parlant de lui elle ne disait jamais que (*el Sordo*), le sourd et il était sourd en effet. Il vint aussi pour les repas un jeune officier avec lequel nous fîmes un peu connaissance; il parlait basque avec nos jeunes servantes et je voulus savoir ce que signifiait *nes-catcha ederra* qui s'appliquait probablement à Antonia, car cela veut dire *jolie fille* (2). Un jour je remarquai une animation inusitée sur le jeu de Paume et je compris que quelque chose se préparait. Mr; Moralès me dit en effet qu'en l'honneur de la Reine il allait y avoir des combats de taureaux. Cela devait durer trois jours. On ferait combattre huit taureaux; mais on n'en tuerait que trois, les ressources de la ville ne permettant pas une plus grande dépense; l'emploi des chevaux était également exclu par raison d'économie. L'idée de ce spectacle barbare m'ahurissait et j'annonçai à Mr. Moralès mon intention de rester dehors pendant tout le temps des trois courses; mais il fit tant pour me persuader que- l'absence des chevaux diminue de beaucoup les impressions pénibles, que je finis par dire que j'essayerais de regarder. On avait élevé des estrades autour du jeu de Paume et une loge spéciale, pour la Reine et sa suite. Elle vint et pour descendre de

---

(1) Comme j'interrogeais un jour Mme van Eys sur l'attitude de son mari à l'égard des jeux de pelote, elle me répondit qu'il ne s'y intéressait guère. Chose curieuse, le Pce. Louis-Lucien Bonaparte, pourtant si basophile, considérait aussi ce sport comme un enfantillage.—G. L.

(2) Plutôt *belle fille*.— G. L.

voiture elle s'appuya de tout son poids énorme sur deux chambellans.

Tout Zarauz était accouru pour la fête; à l'entrée de l'enceinte un homme vendait des billets de loterie pour un portrait de la Sainte Vierge qu'il portait sur son épaule. Une pareille speculation, dans un pareil endroit, pouvait sembler plus qu'étrange; mais la foule toute au combat de taureaux, se contentait d'en rire et de crier toutes sortes de plaisanteries à l'homme.

Lorque la Reine fut installée dans sa loge, le défilé de tous ceux qui devaient prendre part au combat commença et c'est vraiment un spectacle pittoresque que ces groupes d'hommes dans leurs brillants costumes. Trois mules très ornées ferment le cortège, ce sont elles qui entraînent hors de l'arène les cadavres des taureaux et des chevaux si l'on s'en sert.

Lorsque j'assiste à quelque chose qui m'agite et m'impressionne, je le vois vaguement comme dans un rêve. Je me souviens d'avoir vu ainsi le premier taureau sortir de l'écurie, regarder effaré autour de lui, puis irrité, par les hommes qui l'agaçaient en agitant leurs manteaux devant lui s'élancer vers l'un d'eux qui n'eut que le temps de gagner une des fausses portes qui servent d'abri aux hommes et derrière lesquelles le taureau ne songe pas à regarder, distrait en outre par de nouvelles provocations. L'angoisse éprouvée pour l'homme en danger rendait pour moi la scène encore plus confuse. Il me semble vaguement avoir vu le taureau à genoux devant «*l'espada*». (l'épée) l'homme chargé de le tuer (1). Rien n'aurait pu me persuader de rester un moment de plus à cette fenêtre. Je m'habillai pour sortir, mon mari qui pas plus que moi n'avait des goûts féroces m'accompagna et les deux jours suivants nous sortîmes avant le commencement de la fête (!) pour ne rentrer que lorsque tout serait terminé. Comme nous arrivions le troisième jour à l'hôtel pour le dîner nous trouvâmes Pépita assise sur les marches de l'escalier, il n'était resté qu'elle seule pour garder la maison. Voyant la foule qui commençait à se disperser elle se leva avec un effort et dit avec un inimitable accent de regret: «*Concluido los toros*». (Fini les taureaux). Pour elle cette tuerie représentait trois jours d'un repos inusité. Cette expression de «*Concluido los toros*» est passée en proverbe chez nous pour une chose terminée.

J'ai oublié de dire que l'«*Espada*» et un autre des principaux acteurs du combat étaient logés dans l'hôtel où nous dinions dans une petite

---

(1) C'est ainsi qu'il tombe si le coup a été bien dirigé.

chambre donnant sur la salle à manger; un jour qu'ils étaient sortis Pépita avec son entrain ordinaire, m'offrit de voir leurs costumes. J'acceptai cette occasion unique de voir de près ces fameux costumes dont Pépita me fit les honneurs. Ils sont vraiment superbes, en tissu de soie à mailles, comme les gants de soie, de sorte qu'ils se moulent sur le corps, ils sont richement brodes d'or ou d'argent et très flatteurs pour ceux qui les portent. Même l'«espada» qui se trouvait à Zarauz en était embelli quoiqu'il fut très trapu.

Les carcasses des trois taureaux sacrifiés furent vendus à la population; ce repas d'animaux traques et fébriles ne devait pas être très sain; mais le joyeux souvenir du spectacle de leurs tortuzes servait probablement de digestif.

On ne pourrait reconduire à l'écurie les taureaux irrités qui on combattu mais qu'on ne tue pas. On fait donc entrer une vache dans l'arène. A cette vue inespérée des joies du foyer domestique, le taureau se calme et rentre paisiblement à l'écurie avec sa compagne.

Je ne sais pas exactement à quelle époque nous avons fait une excursion à Tolosa. C'est l'endroit où s'arrêta Charles Albert se rendant à Oporto en Portugal après la malheureuse bataille de Novare en 1849. A Tolosa il signa son abdication en faveur de son fils Victor-Emmanuel, car elle n'avait été faite qu'oralement.

Comme je descendais de l'omnibus de l'hôtel, le garçon me prit par le bas de la manche en me disant: «Je vais vous donner la chambre du Roi Charles Albert et me tenant toujours ainsi, il me fit monter l'escalier et me conduisit à une assez belle chambre que nous traversâmes et où il ne s'arrêta que devant un cadre fermé par un verre et où se trouvait la plume avec laquelle Charles Albert avait signé son abdication.

Cette manière naïve d'être initiée aux souvenirs historiques de l'hôtel avait eu un grand charme pour moi; Mais cette chambre royale devait nous laisser encore un souvenir bien éloigné des grandeurs de ce monde. On ne la donnait pas souvent à ce qu'il paraît et les puces en profitaient pour y élire domicile. On peut difficilement se figurer combien elles accueillaient joyeusement les voyageurs privilégiés, leur procurant une nuit blanche pour méditer sur les vicissitudes d'ici-bas.

La langue basque avait été l'objet de notre voyage et elle était parlée partout; mais Arrue racontait à mon mari que le gouvernement espagnol avait tenté de l'abolir dans le temps en commençant par les écoles. On avait un anneau que l'on remettait au commencement

de la semaine au premier enfant qui aurait parlé basque, sitôt que celui-ci entendait un autre enfant parler basque, il lui passait l'anneau et ainsi de suite jusqu'à la fin de la semaine. Le samedi le dernier propriétaire de l'anneau était fouetté (1). Heureusement que ce système n'a pas causé l'extinction de cette langue si curieuse et qui réserve de si grandes satisfactions à ceux qui un jour peut être en découvriront l'origine,

Et puissent les Basques conserver leur caractère affable et leur grande honnêteté qui rendaient les relations avec eux si agréables.

Notre séjour touchait à sa fin. En route pour Bayonne nous apprîmes que la Loire avait causé de fortes inondations, qu'il n'était pas possible d'aller directement de Bordeaux à Paris par Tours, qu'il fallait passer par Le Mans; or notre lettre de crédit était épuisée et nous n'avions compté que sur la route directe. Arrivés à Bordeaux à l'hôtel de France, qui n'était pas celui du commencement du voyage, nous dûmes en appeler aux sentiments de conscience du propriétaire qui, sur notre lettre de crédit épuisée, mais bien en règle, et nos honnêtes figures j'espère nous prêta 600 fr. pour les imprévus jusqu'à Paris. Nous partîmes le lendemain et plus on avançait vers Tours, plus l'inondation était grave; le pays était sous l'eau; en fait de végétation on ne voyait que les arbres qui selon leur grandeur présentaient de plus ou moins grandes touffes. La gare de Tours était inondée, on détourna donc le train sur Le Mans, où nous restâmes le lendemain.— Quoique l'inondation soit une chose bien grave, il circulait néanmoins une petite chanson qui commençait ainsi;

Je suis la Loire,  
J'ai découché,  
Voilà l'histoire.

je ne me souviens pas du reste.

Nous arrivâmes sains et saufs à Paris, et de là en Hollande. Ce voyage, qui nous avait beaucoup intéressés devait se renouveler deux ans plus tard, comprenant en outre une petite partie du Pays Basque français.

**Mathilde van EYS**

---

(1) Julien Vinson fait allusion à ce fait à la page 66 de son petit livre intitulé *Les Basques et le pays basque* Paris 1882.— G. L.